

Autobiographie et fiction*

Je viens de finir une conférence, ou un débat. Une main se lève... la première question est toujours difficile...

J'ai deux catégories d'adversaires.

Les premiers sont ceux qui ne croient pas à la vérité. Ils me regardent avec pitié.

Les seconds, ceux qui croient à la littérature. Ils me regardent avec indignation.

Souvent ce sont les mêmes, mais pas toujours.

Les premiers sont persuadés que l'engagement de dire la vérité n'a aucun sens. Que c'est un leurre, sur le plan de la connaissance, et une erreur, sur le plan de l'art. Ils se lancent immédiatement soit du côté de la psychologie (critique de la mémoire, illusions de l'introspection), soit du côté de la narratologie (tout récit est une fabrication). Comment peut-on, au siècle de la psychanalyse, croire que le sujet peut dire la vérité sur lui-même ? L'autobiographie perd sur tous les plans : elle ne peut qu'accumuler les handicaps. C'est une fiction qui s'ignore, une fiction naïve ou hypocrite, qui n'a pas conscience, ou n'accepte pas, d'être fiction, et qui, d'autre part, par les restrictions absurdes qu'elle s'impose, se prive des ressources créatrices qui seules peuvent mener, sur un autre plan, à une forme de vérité. C'est une fiction de seconde zone, pauvre, honteuse et paralysée. L'idée même du pacte autobiographique leur semble une chimère, puisqu'il suppose l'existence d'une vérité extérieure, antérieure, au texte, que celui-ci pourrait « copier ».

La bataille ensuite est rude. Je dois mobiliser la pragmatique et la philosophie de Paul Ricœur.

La promesse de dire la vérité, la distinction entre la vérité et le mensonge, sont la base de tous les rapports sociaux. Sans doute est-il impossible d'atteindre la vérité, en particulier celle d'une vie humaine, mais le désir de l'atteindre définit un champ de discours, et des actes de connaissance, un certain type de relations humaines, qui n'ont rien d'illusoire. L'autobiographie s'inscrit dans le champ de la connaissance historique (désir de savoir et de comprendre) et dans le champ de l'action (promesse d'offrir cette vérité aux autres) autant que dans le champ de la création artistique. C'est un acte, qui a des conséquences réelles : j'ai essayé de le montrer dans une série d'études analysant comment l'acte autobiographique

* Extrait de « Définir l'autobiographie », in *L'Autobiographie*, livret pédagogique d'accompagnement de la vidéocassette « L'autobiographie » réalisé par le CNED en collaboration avec *L'École des Lettres*, 2002.

s'inscrit dans le champ du droit. Il y a des menteurs, que l'on stigmatise. Il y a des méchants et des indiscrets, que l'on craint et que l'on punit. Il y a des vérités qui font mal.

Quant au fait que l'identité individuelle, dans l'écriture comme dans la vie, passe par le récit, cela ne veut nullement dire qu'elle soit une fiction. En me mettant par écrit, je ne fais que prolonger ce travail de création d'« identité narrative », comme dit Paul Ricœur, en lequel consiste toute vie. Bien sûr, en essayant de mieux me voir, je continue à me créer, je mets au propre les brouillons de mon identité, et ce mouvement va provisoirement les styliser ou les simplifier. Mais je ne joue pas à m'inventer. Empruntant les voies du récit, au contraire, je suis fidèle à ma vérité : tous les hommes qui marchent dans la rue sont des hommes-récits, c'est pour cela qu'ils tiennent debout. Si l'identité est un imaginaire, l'autobiographie qui colle à cet imaginaire est du côté de la vérité. Aucun rapport avec le jeu délibéré de la fiction.

Mes arguments vont-ils convaincre ? Paraîtront-ils des sophismes ?

Mais s'agit-il de convaincre ? Est-ce une discussion, ou un conflit ? A-t-on jamais vu quelqu'un changer d'avis sur ce problème ? Le conflit n'est-il pas d'abord *intérieur*, en chacun de nous-mêmes ? La difficulté du dialogue ne tient-elle pas aussi au fait que le concept de « vérité » est pris en des sens très différents ?

Depuis que j'ai co-fondé en 1992 l'Association pour l'Autobiographie, qui n'est pas un groupe universitaire, mais un lieu de rencontre et d'échange pour des personnes qui aiment écrire ou lire de l'autobiographie, je reçois beaucoup de témoignages. Voici les extraits d'une lettre reçue récemment. Je la cite longuement parce qu'elle représente bien l'attitude « fictionnante » et son argumentation :

Ayant commencé d'écrire à huit ans une œuvre calquée sur mes lectures de l'époque : *Sans famille*, et *David Copperfield*, la question de l'autobiographie s'est posée à moi dès cet âge tendre, car, en fait, j'étais un petit garçon aux prises avec un abandon affectif grave, doublé d'un placement en nourrice et en institution, alternativement. Mais dès cette époque, il m'a toujours été impossible d'écrire une véritable autobiographie ; j'ai toujours écrit des histoires à partir de ma vie mais sans cesse « modifiées » ; ce n'était pas la vérité toute plate, mais plutôt une vérité « transfigurée », ma vérité essentielle, plus *vraie* que les anecdotes *strictes*. A diverses reprises, j'ai tenté d'écrire, depuis cinquante ans, une autobiographie « authentique »... Rien à faire, « la plume me tombe des mains » comme on dit. Par contre je ne fais qu'écrire une autobiographie « rêvée », que j'estime plus exacte, plus vraie psychologiquement. A huit ans, je m'identifiais à Rémi de *Sans famille*. J'écrivais donc l'histoire d'un *troisième* petit garçon qui n'était ni Rémi ni moi mais *notre* frère *jumeau*. J'ai parlé de ce problème, jadis, avec François Mauriac et Henri Bosco. Ces illustres écrivains m'ont déclaré rencontrer les mêmes difficultés et m'ont conforté dans la conviction que certains écrivains ne peuvent écrire qu'une autobiographie transfigurée, plus « vraie » que nature. J'estime que cette autobiographie « essentielle » (au sens philosophique du terme) est plus exacte. J'estime aussi qu'une telle autobiographie, présentée sous forme de « roman », touche plus les lecteurs dans la mesure où elle est « essentielle », détachée des contingences anecdotiques particulières de la vie de l'auteur. Cet aspect « essentiel » permet aux lecteurs de

rêver à leur propre tour leur propre histoire non plus dans son individualité stricte, anecdotique, mais dans son « essentialité »*.

Ce témoignage (strictement autobiographique, lui !) confirme l'existence de deux sensibilités différentes, et même antinomiques : car moi, à l'idée d'écrire ne serait-ce qu'une ligne de fiction, la plume me tombe des mains, du moins s'il s'agit de parler de moi. Il existe deux attitudes diamétralement opposées face à la mémoire. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle est une construction imaginaire, ne serait-ce que par les choix qu'elle effectue, sans parler de tout ce qu'elle invente. Cette construction, certains décident de l'*observer* (d'en fixer les traits avec précision, de réfléchir à son histoire, de la confronter à d'autres sources...). D'autres décident de la *continuer*. Certains freinent, d'autres accélèrent, et tous voient au bout de leur geste le fantôme de la vérité. Et, corollairement, chacun est persuadé que l'autre se trompe.

À mes yeux, donc, mon correspondant décrit la fonction constante de la littérature et du mythe : proposer des formes « générales » qui aident les lecteurs à structurer leur identité. Mais rien ne dit qu'une autobiographie « authentique » doive se réduire à l'anecdote et à la contingence, et ne puisse, tout en s'attachant le plus scrupuleusement à la vérité, atteindre elle aussi à cette généralité. Rien ne dit non plus, en sens inverse, qu'une fiction exprime toujours, mieux que ne le ferait une autobiographie, la vérité individuelle profonde de son auteur : cette proposition est en effet ou improuvable (qui en jugera, par rapport à quoi ?) ou insignifiante (si l'on entend simplement par là que tout ce que je produis vient de moi et donc me ressemble).

Ce qui est ici frappant, c'est la dissociation schizophrénique entre l'autobiographie comme valeur (revendiquée) et comme réalité (refusée). En quoi d'ailleurs est-il intéressant ou nécessaire qu'une fiction exprime le moi profond de l'auteur ? Cette proposition n'est-elle pas une sorte d'illusion de la réception, dont mon correspondant désigne bien le mécanisme ? Ce qui est reçu avec intensité par le lecteur et qu'il utilise pour la construction de son identité narrative, lui semble ne pouvoir venir que du moi profond de l'auteur. L'intense paraît « vrai », et le vrai ne saurait être qu'autobiographique.

Une des conséquences de cette dissociation est de mettre parfois le définisseur que je suis dans l'embarras. Anecdote : à la fin d'une conférence, une dame vient me proposer de lire son autobiographie, un mince manuscrit, pourquoi refuser ? Revenu chez moi, j'ouvre et trouve une sorte de conte merveilleux, gentiment raconté : l'histoire d'une petite source qui devient rivière, qui a des problèmes avec des arbres, des animaux, tombe dans des pièges,

* Lettre de Jean-Marie Paise, mars 1999.

s'instruit peu à peu et finit par réaliser son idéal, le tout illustré d'une série de photos de sous-bois. Pas un mot d'explication. Évidemment, c'est une allégorie, je le déduis du contexte. Mais cette forme générale est pour moi vide : la vie de mon interlocutrice est réduite à l'algèbre d'un conte initiatique. Question au définisseur : le contrat autobiographique (ici oral) suffit-il pour donner le statut d'autobiographie à n'importe quoi ? C'est le même problème pour l'autoportrait contemporain en arts plastiques ou en photographie. Rien ne vous empêche d'intituler « autoportrait » les représentations les plus diverses. De l'autobiographie directe, celle que mon correspondant appelle lui-même « authentique », il faudrait donc distinguer l'autobiographie « figurée »...

J'ai parlé de l'embarras du définisseur. Celui-ci n'est pas forcément un pur théoricien. La définition a des conséquences pratiques quand il s'agit de construire un corpus d'archives ou d'organiser un concours. Les concours d'autobiographie sont courants en Europe. J'ai découvert cette pratique en Italie, à Pieve S. Stefano, où existe depuis 1984 un concours annuel et national de textes autobiographiques inédits (journaux, autobiographies, mémoires, correspondances). Grâce à quoi un corpus de plus de 3000 textes autobiographiques, dûment archivés et indexés, a été constitué et mis à la disposition du public et des chercheurs. L'article 11 du règlement du concours en exclut « les écrits qui ont déjà été publiés, les poèmes, les essais, les recueils de photographies ou de documents, les romans, les textes écrits à la troisième personne et en général toutes les œuvres d'imagination ou sans caractère autobiographique ». Précision utile, pour pouvoir choisir entre des textes comparables, et construire un corpus cohérent. Je me souviens pourtant que l'idée d'exclure les « textes écrits à la troisième personne » m'avait choqué : cette figure d'énonciation est après tout compatible avec un engagement autobiographique explicite gagé sur l'emploi du nom propre authentique. Il y a eu des discussions sur ce point entre l'Archivio italien et l'Association pour l'Autobiographie. Nous, nous ne pratiquons pas le concours, mais procédons par appel dans les médias, en employant des formules générales et vagues : récits de vie, autobiographies, journaux... Mais quand nous arrivent par la poste des romans où le narrateur ou le héros ont un autre nom que l'auteur, des poèmes, ou des contes allégoriques, nous sommes affrontés au même problème. Justement, mon sympathique correspondant ci-dessus propose de nous envoyer ses textes autobiographiques « transposés ». Qu'allons-nous lui dire ? Une exclusion risque d'être mal vécue par des personnes qui ont eu le sentiment de « s'exprimer » : elles ne vont pas comprendre nos distinguos. De plus, l'expression figurée ou indirecte étant souvent liée à une ambition littéraire, nous risquons de froisser un amour-propre d'auteur. Imaginons la situation désespérante d'un « autofictionneur » refusé par les éditeurs parce qu'il fait de

l'autobiographie, puis par les archives autobiographiques, son dernier recours, parce qu'il fait de la fiction... La discussion est actuellement ouverte au sein de l'Association. Elle passionne, elle embarrasse...

Définir, c'est exclure, lorsque les distinctions sont liées à un acte de choix, qui, même si on dit le contraire, implique une hiérarchisation de valeurs. Le nom de l'Association *pour* l'autobiographie et le patrimoine autobiographique doit être interprété dans une perspective défensive : protéger un genre méprisé ou négligé. Mais il pourrait paraître, et même devenir !, offensif, si l'Association se trouvait à son tour, par son succès même, investie d'une sorte de pouvoir. Ce serait la situation classique du persécuté-persécuteur, du libérateur-tyran... On est loin d'en être là ! Mais, m'avançant au début bien innocemment dans l'étude et la défense de mon genre préféré, j'ai été frappé de sentir peu à peu que j'étais entré dans une sorte de guerre civile, dont mon action défensive réveillait les fronts. Ce n'était pas mon intention. Je pensais pouvoir parler de l'autobiographie, cendrillon de la littérature, sans que le roman, genre-roi, en prît ombrage. On peut aimer les deux et il y a de la place pour tout le monde ! Mais l'acte de définir l'autobiographie, donc de la prendre au sérieux, avec respect, de lui accorder une valeur, de lui reconnaître un territoire d'écriture, remobilise instantanément les défenses de ceux qui ont décidé de la cantonner hors du champ sacré de la création, parmi les servitudes inintéressantes de la vie quotidienne, comme de payer ses impôts ou se laver les dents. – L'hostilité, ou l'agacement, qui entourent l'autobiographie « authentique » sont d'autant plus grands en France qu'un certain nombre d'écrivains campent, si je puis dire, « illégalement » sur son territoire. Ils mobilisent, en le faisant savoir, leur expérience personnelle, parfois sous leur propre nom, et jouent ainsi avec la curiosité et la crédulité du lecteur, mais baptisent « roman » ces textes où ils s'arrangent comme ils veulent avec la vérité. Cette zone « mixte » est très fréquentée, très vivante, et sans doute, comme tous les lieux de métissage, très propice à la création. Capter les bénéfices du pacte autobiographique sans en payer le prix peut être une conduite de facilité, mais aussi donner lieu à des exercices ironiques pleins de virtuosité, ou ouvrir la voie à des recherches dont l'autobiographie « authentique » pourra ensuite faire son profit. Mais les écrivains qui fréquentent cette zone, parce qu'ils frôlent sans cesse l'autobiographie, sont les plus violents à la décrier, et à la dénier : surtout, qu'on ne croie pas qu'ils la pratiquent ! ils sont absolument du côté de l'art ! – La violence est au maximum quand le texte est totalement autobiographique, comme dans *L'Inceste* de Christine Angot (Fayard, 1999), qui refuse qu'on prenne son récit pour une « merde de témoignage ».

Dans la triade : le Beau, le Bien, le Vrai, seul le premier terme concerne l'écrivain actuel. Il pense n'avoir à être, dans son œuvre, ni moral, ni « véridique », ou plutôt l'être

automatiquement du seul fait qu'il est beau. Or l'autobiographie pose fatalement des problèmes éthiques ; et dans la mesure où elle est littéraire, elle prétend viser à la fois le Beau et le Vrai. On peut voir dans cette double contrainte, plutôt qu'une alliance contre nature qui aviliraient l'art, une haute exigence qui le porterait à l'un de ses sommets – c'est ainsi que l'a envisagée et pratiquée par exemple Michel Leiris.

Philippe Lejeune, 2002,
repris dans *Signes de vie, le pacte autobiographique 2*, Le seuil, 2005